

Le prepuce du fils cachant la robe d'un pere travesti (et fantasmé battu par sa mere)

Gérard Pirlot¹

... car c'est l'homme qui engendre l'homme.

Aristote, *Métaphysique*, Z, 7, 1032, 25

INTRODUCTION

En 1949, Simone de Beauvoir dans *le deuxième sexe* avança sa fameuse formule : « on ne naît pas femme, on le devient ». Il semble qu'il en soit de même pour les hommes : *on ne naît pas homme on le devient* – les rites et rituels d'initiation², de passage, les épreuves de la guerre, du combat, du sport ou encore celle de la circoncision, en témoignent assez qui réalisent pour le garçon, le pubère ou l'adolescent une *séparation* d'avec le monde maternel, affirmant dans le corps et l'esprit un lien indéfectible entre le masculin, la fin de la toute-puissance infantile (castration) et l'admission dans la société des hommes³.

Dans ce texte l'auteur relate la prise en charge en deux temps d'un sujet, d'abord quand il était adolescent et perdit brutalement son père puis, treize ans plus tard, lors d'une demande ultérieure de psychanalyse une fois adulte. L'auteur se veut y souligner

¹ Psychanalyste membre de la *Société Psychanalytique de Paris*, Professeur de psychopathologie psychanalytique Université de Toulouse Jean-Jaurès, Ancien Psychiatre des Hôpitaux.

Adresse : 54 Rue Pargaminières, 31000 Toulouse, France ; mail : pirlotg@aol.com

² Nombre de mutilations corporelles (circoncision, dents arrachées, scarification, tatouage) constituent les marques apparentes de cet arrachement au monde des mères. Cf. Pirlot G. (2001).

³ Badinter E., 1992, p.86 sq.

le difficile chemin d'une masculinité assumée avec ses conflits intérieurs, ses fantômes du passé et ses désirs sexuels confrontant le sujet à la transgression adultère ceci accentuant chez lui un fonctionnement obsessionnel et des attitudes masochistes ainsi qu'un symptôme des plus singuliers concernant la sphère génitale. La transmission intergénérationnelle d'un non-dit familial lors de l'enfance et la symptomatologie névrotique et corporelle du sujet fait revisiter la question du père et de la mère dans la construction du masochisme.

TEMPS I. LE NON-DIT POUR LE FILS SUR LE SUICIDE DU PERE

La perte brutale d'un père pour un fils adolescent

Il y a un peu plus de vingt ans je reçois à l'hôpital une femme qui, venant de perdre son mari dans des conditions tragiques – il s'était suicidé par pendaison- me demande si j'accepterais de voir son fils âgé de seize ans qui était en Première au lycée afin qu'il puisse parler de ce deuil traumatique. J'acceptais bien évidemment. C'est dans ces conditions que je reçus une semaine plus tard Martin.

Martin se présentait comme un jeune homme dont le drame familial avait accéléré une certaine maturité déjà présente. C'était un garçon sérieux, aimant les études, particulièrement les sciences et les mathématiques. Il était en section scientifique. Il était l'aîné de la fratrie. Une sœur d'un peu plus un an de moins que lui et une autre âgée de six ans le suivaient dans cette fratrie.

Evidemment le début de son discours portait sur le décès de son père. Tout ce qu'il savait était que son père s'était pendu à la poutre du plafond d'une dépendance de leur vaste propriété. La famille était très à l'aise économiquement. Son père gérait le patrimoine industriel de ses propres parents, son propre père étant mort de crise cardiaque quand il avait, lui, 9 ans.

Martin décrivit son père comme un homme assez absent, absorbé par son travail et un nombre conséquents de déplacements et de réunions à l'extérieur de chez lui. Les relations avec son fils, quoique rares, étaient toujours chaleureuses et bienveillantes. Il n'y avait que les vacances d'été qui permettaient à Martin une certaine proximité avec son père, ceci lors de parties de tennis ou badminton, voire de pétanque ou encore lors de balades à l'occasion de visites de tel ou tel endroit.

Rapidement Martin me fit part de son incompréhension à donner sens au suicide paternel. D'après ce qu'il savait de sa mère et de sa grand-mère paternelle, la situation financière de l'entreprise paternelle –et grand-maternelle- était, en dépit de certains

aléas, plutôt solide. Dans son discours et sa présentation de la situation entrepreneuriale de son père apparut rapidement le personnage de la grand-mère paternelle. Celle-ci incarnait une « imago » particulièrement « forte ». Elle semblait avoir eu un fort ascendant sur son fils –le père de Martin- jusqu'à la mort de celui-ci.

De plus, « *grand-mère déteste maman* » dit Martin, pointant le conflit depuis le mariage entre sa grand-mère et sa belle-fille, ajouta aussitôt, « *maman a toujours été affable avec grand-mère ; elle n'a jamais empêché mon père de voir sa mère, c'est plutôt ma grand-mère qui, depuis le début, n'a jamais accepté maman* »...

La mère de Martin, je pouvais en témoigner, était une très belle femme. Martin rapporta que sa mère, venue du nord du pays, n'était pas originaire de la région de la famille du père et avait toujours attiré nombre d'attitudes jalouses de la part de cette famille ou d'amis du couple.

C'est dans ces conditions que commença la prise en charge analytique. Celle-ci releva d'un cadre aménagé en face à face. Martin n'avait en effet pas fait une demande d'analyse. Tout au plus se disait-il avoir envie de « *parler à quelqu'un, tant la situation est difficile* ». Au fil des séances Martin en vint à pouvoir parler de ses vécus d'adolescent avec ses amis, voire avec les filles ce qui signa suffisamment un mieux-être pour qu'il me demande après un an et six mois de cure en face à face d'arrêter celle-ci.

À l'époque j'étais loin d'imaginer que près de dix ans plus tard, devenu biologiste, il reviendrait me voir pour une situation et un symptôme des plus singuliers ou sa masculinité était en jeu.

En attendant de venir à cette « après-coup » de la première prise en charge analytique, revenons à celle-ci. Dans les premiers mois Martin présentait de réels moments d'abattement signant un affect dépressif profond. Cela était perceptible dans l'absence de tonalité de sa prosodie, un repli sur soi sans que pour autant soit présent perte d'appétit ou insomnie. À la maison, il s'occupait beaucoup de ses sœurs dont l'une commençait une anorexie mentale. Un paradoxe planait dans l'esprit de Martin –et le mien- concernant le suicide du père. Du côté de la mère et grand-mère l'acte suicidaire du père de Martin était interprété comme de l'épuisement, du « *burn out* » dans sa fonction de dirigeant d'entreprise. Telle était la version « publique...

Progressivement émergea de ses conversations la figure de la grand-mère. Evidemment celle-ci avait reporté sur Martin le lien passionnel qu'elle avait eu envers son fils. Martin s'en rendait compte et percevait combien il se retrouvait « *en première ligne* » entre sa mère et sa grand-mère. Il sentait que sa grand-mère portait sur lui tous ses espoirs de voir son petit-fils reprendre l'entreprise du père, lui-même l'ayant repris de son propre père.

Le transfert sur moi fut d'emblée, dans cette situation traumatique, réel et palpable. Il projetait sur ma personne -fonction et cadre réunis- des éléments psychiques où se croisaient désir de reconnaissance et affects œdipiens mêlant crainte, angoisse et idéalisation. Ses séances –qu'il ne rata qu'une seule fois en près de deux ans- étaient devenues progressivement l'indispensable moment où il pouvait retrouver une place d'adolescent et non celle que lui avait donné sa mère, ses sœurs et grand-mère à savoir celle d'être un « substitut » paternel – ce qu'il cherchait à fuir le plus possible et pourtant également à assumer lorsqu'il voyait sa mère et ses sœurs dans une tristesse sans limite. Bref, avec moi, il pouvait redevenir l'enfant qu'il avait été et l'adolescent ayant besoin de modèle identificatoire pour construire une masculinité en plein remaniement adolescent et fragilisée par la mort du père.

Quand le rêve pousse à représenter l'irreprésentable

Derrière ce tableau clinique et de prise en charge psychanalytique paraissant sans problème particulier, apparurent cependant certaines difficultés dues au fonctionnement psychique de Martin. Je fus étonné de l'absence de rêve, de tout récit onirique de sa part pendant un peu plus d'un an, ceci malgré mon invitation plusieurs fois renouvelée à ne pas hésiter à m'en faire part.

Martin se présentait comme très défensif sur le plan intellectuel, avec une tendance réelle à « isoler » affect et représentation, à contrôler de manière obsessionnelle tout mouvement agressif et irruption inopinée d'émotion. Il m'avait prévenu quant à des larmes éventuelles qui pouvaient arriver : « *si cela vient, je laisserai la chose arriver* »... Les défenses anales étaient solides même si, progressivement, il put pendant ce travail analytique en face à face, percevoir ce qui chez lui pouvait provenir de défenses narcissiques d'une « *fierté* » qu'il qualifia un jour de « *déplacée mais hérité de son père et sa grand-mère maternelle* »...

Plus d'un an après le début de sa prise en charge, Martin fit enfin un rêve suffisamment énigmatique pour le « bousculer » et entretenir les séances jusqu'à la dernière. Il arriva un jour en me disant, triomphalement, « *j'ai un rêve... mais il est tellement absurde que je ne sais pas si cela vaut le coup de vous le rapporter !* »... Je l'invitais bien entendu à le faire.

« *Je suis dans ma classe mais en fait ce n'est pas une pièce du lycée. Je suis tout seul, comme dans un parking... Près d'une gare je crois...Une gare où beaucoup de monde passe mais je ne distingue personne sauf des rats qui se faufilent entre mes jambes et me font horriblement peur. J'ai le sentiment d'étouffer ou d'être « coincé » comme quand*

j'étais petit à l'école maternelle et qu'on me grondait. Une femme s'approche, je crois que c'était une de mes institutrice à l'école primaire, celle qui m'effrayait tant parce qu'elle avait des yeux noir, tout noir... comme, j'y pense, les rats dans mon rêve. Là, je ne me souviens plus de ce qui se passe, j'ai un trou... Ce que je sais c'est qu'ensuite je m'enfuis. Je cours et me retrouve dans des double WC... Je fais un caca tout noir. Y en a partout sur le mur tellement cela vient sans que je puisse me retenir. Je suis très gêné et veut enlever cette...merde, nettoyer le mur mais je vois qu'il y a du sang dedans. En fait j'ai chié du sang... J'ai peur. Peur de mourir et peur d'être découvert. D'un seul coup ma mère arrive et je me retrouve avec mon professeur préféré, Mr Cuvier le prof. de math, et nous allons courir au stade... me sentant libéré, je me réveille »

Sur mon invitation, Martin associe. Tout de suite, les yeux noirs de l'institutrice furent reliés à ceux de sa grand-mère, puis ceux de son père - sa mère ayant le regard bleu. Mais la peur qu'inspirait ce regard, comme celui des rats, lui rappelait plus celle devant celui de sa grand-mère que devant celui de son père. Les rats ? Il se souvient d'une fable de La Fontaine, « Le rat des ville et le rat des champs »... Le rat des villes invitait le rat des champs... Et le danger pour les deux animaux était en ville... elle avait fait peur au rat des champs car ils ne pouvaient pas manger tranquillement... Or lui Martin habitait, et habite encore, à l'écart de la ville et enfant s'était identifié au rat de campagne... Or la gare est en ville... Pourquoi la gare ? Il ne comprenait pas d'où cela venait... sauf que la ville paraissait très inquiétante autant que la défécation dans les toilettes... La peur d'être pris pour une faute, cela lui faisait penser à sa peur de ne jamais être assez performant à l'école, au lycée... La peur de mourir ? Il pensa à son père. Avait-il eu peur de mourir avant de se suicider ? Pourquoi n'avait-il pas pensé à ses enfants ? Lui-même, Martin, dans les semaines qui avaient suivi la mort de son père s'était réveillé plusieurs nuits dans l'effroi de mourir...

Martin associait rapidement devant moi, me laissant peu d'espace pour intervenir. Puis, ayant épuisé les liens associatifs il s'arrêta.

Moi : *-Et le professeur préféré qui vous emmène au stade ?*

Martin : *-Ah, Mr Cuvier ! Oui un type super. La quarantaine, toujours de bonne humeur... Ben, j'y pense..., il a une barbe comme vous ! Lui comme vous me tirez du pétrin si j'ose dire. Comme dans le rêve, vous m'emmenez loin de la «merde » qui m'est tombée dessus avec la mort de on père !*

Interpréter un rêve tient moins au décryptage d'un texte qu'au déchiffrement de la place que ce rêve joue dans le transfert au regard de l'émergence du sujet dans ses désirs les plus conflictualisés. Ici, pour Martin, à la fin du rêve, pouvoir courir et s'évader grâce à un homme à figure tutélaire fut interprété dans le transfert à ma personne et au désir de me « tuer » symboliquement, à savoir arrêter sa thérapie d'autant, reprit-il, que le bac

approchait maintenant et qu'il « *avait besoin de temps pour se consacrer uniquement à son examen* ».

Son projet d'arrêter aux vacances de Pâques, soit trois mois après cette séance du rêve, fut de ma part accepté. Pendant ces trois mois ce rêve fut souvent l'objet d'associations. Sa peur devant sa grand-mère, son angoisse de ne pas réussir à être bien placé pour être accepté en faculté de science, son appréhension du monde de la ville à laquelle il devrait se confronter pendant sa future vie d'étudiant, son embarras devant les filles, nombre de choses nous ramenèrent à ce rêve.

Au-delà de la reprise et son « accomplissement » non traumatique dans l'après-coup de la névrose de transfert d'un désir parricide difficilement pensable du fait de la mort *réelle* du père, et vécue ici dans un conflit « bien tempéré » avec moi-même, restaient énigmatique deux éléments dont nous n'eurent ni lui ni moi la moindre idée associative assurée : celui de la gare et de la ville « inquiétante » et celui de déféquer des matières fécales sanguinolentes allant jusqu'à tapisser le mur.

Lui qui ne prenait jamais le train, pourquoi cette gare dans laquelle le sentiment d'étouffer et d'être « coincé » était si fort ? Quant à la diarrhée de sang dans les WC rien n'apparaissait sinon, encore une fois, « la merde » dans laquelle l'avait laissé son père... Cette association permit d'élaborer l'agressivité latente et culpabilisée envers celui-ci et dans le transfert, moi-même. Peu à peu le personnage paternel se dessina avec ses insuffisances, celle de ne pas s'être suffisamment occupé de ses enfants, de sa femme et puis celle de n'avoir jamais su dire « non » à sa mère.

Pourtant ces interprétations ne paraissaient pas complètes... Dans les trois mois qui nous séparèrent de la fin de sa prise en charge, jamais nous ne pûmes éclairer ces éléments qui restèrent comme autant d'« ombilics » du rêve qui, comme le dit par deux fois Freud dans *L'interprétation des rêves*, peuvent subsister sans réponse aucune. « Chaque rêve a au moins un point où il est insondable, en quelque sorte l'ombilic (*Nabel*), par lequel il est en corrélation avec le non-connu (*Unerkannt*) », écrit une première fois Freud dans une note du chapitre II⁴ dans la partie concernant l'analyse du rêve d'Irma puis, dans le chapitre VII traitant de la psychologie du rêve, portant sur l'oubli du rêve « Dans les rêves les mieux interprétés, on doit souvent laisser un point dans l'obscurité parce que l'on remarque, lors de l'interprétation que commence là une pelote de pensées du rêve qui ne se laisse pas démêler, mais aussi qui n'a pas non plus livré de contributions supplémentaires au contenu de rêve. C'est alors là l'ombilic du rêve, le point où il repose sur le non-connu »⁵.

⁴ Freud S. (1900), 2004, note 2, p. 146; 1961, p. 101.

⁵ Freud S., *idem*, p. 578; 1961, p. 428.

Ce fut la visite de la mère quelques semaines plus tard, qui apportera, au moins en partie, des réponses inattendues sur ce « non-connu » puis, dix ans plus tard, ce seront les retrouvailles avec Martin qui me feront associer ce « non-connu » avec la place qu'il avait pu prendre dans son corps lui-même.

À la fin de la thérapie Martin me demanda en effet si je pouvais recevoir sa mère car l'une de ses sœurs, celle qui avait commencé une anorexie, avait visiblement besoin de soin et sa mère voulait me consulter pour avoir un avis et que je lui indique des collègues à qui adresser sa fille.

Non-dit d'un secret de famille

Dix jours plus tard je reçus la mère de Martin. Après les remerciements concernant la prise en charge de son fils dont elle souligna tout le bien qu'elle en pensait, constatant son bien-être actuel, elle me parla d'une de ses filles pour laquelle elle s'inquiétait beaucoup tant les symptômes d'anorexie et de dépression devenaient manifestes depuis plusieurs mois. Son médecin généraliste l'avait encouragé à venir me voir : sa demande n'était pas que je prenne en charge cette fille puisque j'avais déjà suivi Martin mais de m'indiquer le nom d'un ou d'une collègue de confiance pour y adresser cette fille. Une fois deux ou trois noms de collègues donnés, je demandais à cette femme comment était la situation familiale aujourd'hui, si « cela allait tout de même » ? Après un silence, je dois dire assez surprenant, elle me dit :

-Je peux vous dire un secret ?

Moi : -Bien entendu.

-Vous ne répéterai jamais ? Car si jamais Martin devait revenir vous voir, il ne faut absolument pas qu'il l'apprenne... Voilà. Il ne le sait pas mais mon mari, son père, avait une double vie... Oh, ce n'est pas que vous croyez... Il n'avait pas une autre femme... Non... C'est pire... Il était prostitué homosexuel et travesti... Il faisait « le tapin » sur les quais de la Garonne près de la Gare certaines nuits – celles où il me disait être en déplacement... Ce sont les policiers qui me l'ont appris. Il avait laissé une longue lettre dans son portefeuille mais, dans l'affolement de la découverte de son corps pendu, moi, je n'avais touché aucune de ses affaires... C'est à la morgue que les policiers ont fait cette découverte... Ils m'ont remis cette lettre qui, en fait, m'était destiné... Alain –c'était le prénom de mon mari- dans une lettre de deux pages me décrivait l'enfer dans lequel il s'était enfermé. Des rencontres interlopes ont fini par le mettre dans une situation épouvantable et surtout le fait d'avoir été reconnu quelques jours avant son suicide par un des clients de son entreprise et qui allait le « faire chanter »... Il était épouvanté à

l'idée que sa « déviation » se sache dans sa famille, chez ses amis, dans son village... Il n'y avait pas d'autre solution disait-il dans sa lettre. Se supprimer pour supprimer le scandale qui ne pouvait qu'éclater... Voilà. Vous savez tout. Martin ne le sait pas et je ne veux pas qu'il l'apprenne. La mère de mon défunt mari, la grand-mère de Martin, ne le sait pas non plus. Il n'y a que moi et les policiers qui savent ... Il fallait que je vous le dise, à vous, car sachez le, je vis seule avec ce secret depuis la mort de mon mari...

Une fois les derniers échanges portant sur sa fille anorexique, la mère de Martin conclut son entretien. Je raccompagnais cette femme envahie par la douleur et la solitude de son terrible secret, y compris d'être une blessure épouvantable pour sa féminité, abasourdi que j'étais d'apprendre la réelle motivation de la mort du père de Martin. Des années passèrent sans que je n'eue de nouvelles de cet adolescent.

Puis, un jour, treize ans après, coup de téléphone à mon cabinet libéral. C'était Martin. Il me demandait une aide urgente, un problème important à résoudre avec lequel il était très mal.

TEMPS II. PREPUCE & TRANSGRESSION SEXUELLE

Inhibition devant la transgression qu'imposent désir et pulsion sexuelle

Martin était devenu un homme de belle allure : grand, athlétique, le visage mobile et avenant.

-Voilà, dit Martin à peine installé en face de moi, je suis marié, ma femme est professeur de biologie, nous avons une fille de trois ans, et moi je suis biologiste à l'hôpital titulaire depuis quatre ans... Il y a six mois je me suis rendu compte qu'une infirmière tournait autour de moi ; beau sourire à chaque fois que j'entrais dans la pièce où elle était, etc. Puis j'ai constaté qu'elle prenait son service à chaque fois aux mêmes jours et mêmes horaires que moi. Progressivement, nous nous sommes rapprochés et avons parlé ensemble de plus en plus. Elle est très jolie ; pas du même genre que ma femme. De plus, elle met toujours des haut talons, à toujours des bas résilles, voir des décoltés, bref...très sexy... Il y a une semaine, alors que nous étions dans la salle de repos du service, elle s'est mise sur mes genoux... et m'a clairement fait entendre qu'elle me désirait... Je n'ai pas quoi su faire... Je n'ai dit ni oui, ni non... Je lui ai dit d'attendre... Attendre quoi ? Je ne sais...

J'apprendrai que cette infirmière plait beaucoup à Martin. Evidemment, qu'il soit marié, pose en soi l'interdit. « *Il n'est pas l'homme pour un adultère, dit-il... D'ailleurs, ce*

mot d'adultère est coquasse... Comme si, à tromper sa femme et son homme, on devenait adulte... »

Moi : -La transgression d'un interdit ferait grandir en quelque sorte ?

Martin –« *Oui... Je ne sais... Peut-être. Bref, je ne sais quoi faire car elle m'attire beaucoup...*

La consultation suivante fut occupée à apporter d'autres éléments actuels à cette situation et l'évaluation de la demande de Martin. Le conflit intérieur qui était le sien, les inhibitions qui s'en suivaient, relevaient-ils d'une simple demande « d'aide » thérapeutique comme celle qui avait été la sienne à seize ans ou ne demandait-elle pas à explorer plus à fond ses mouvements psychiques.

Psychanalyse avec cadre aménagé en face-à-face ou cure type allongée ? Martin convint que la seconde s'imposait. C'est ainsi qu'après un mois en face-à-face, le temps de trouver un emploi du temps concordant pour trois séances par semaine, redémarra le travail analytique de Martin.

Au-delà des différents aspects abordés dans celle-ci, je voudrais focaliser sur deux points : premièrement la composante masochique (alliée à son ancienne et présente obsessionnalité⁶), d'autre part un symptôme des plus singuliers.

D'une part, il se laissait souvent dominer, voire humilier par son chef de service ou parfois même des collègues. Il était toujours celui qui prenait, depuis des années, les gardes de Noël et Nouvel an par exemple. D'autres faits professionnels pouvaient être mis sur le compte de cette dimension masochiste comme par exemple, au fil du temps, des remarques blessantes de l'infirmière qui le courtisait et qui, frustrée de n'être pas encore sa maîtresse, pouvait chercher à le rabaisser –heureusement en privé- tout en continuant à le poursuivre de sa flamme, tout ceci sans jamais qu'il ne se rebelle ou lui réponde énergiquement.

D'autre part, symptôme curieux, j'appris qu'il n'avait jamais décalotté le gland de son pénis. Les deux enfants qu'il avait eus avaient certes été obtenus par coït mais sans que son prépuce, même dans l'érection, ne s'était rétracté afin de libérer totalement le gland. Jamais de plus il n'avait osé toute manœuvre manuelle de détachement pour libérer le gland du « fourreau » formé par le prépuce.

Martin se rendait compte de l'anomalie de son comportement. Il en avait honte. Ceci ne reposait sur aucun problème anatomique mais entraînait chez lui une incapacité à décalotter son gland et, plus encore, à pouvoir imaginer *voir* celui-ci. Comme si son gland était « l'obscur objet d'un interdit » de voir et toucher. Pire même, comme si cette manœuvre impliquait un certain « sadisme » qui pouvait « arracher » et « faire saigner » son pénis. Evidemment, lui biologiste, reconnaissait l'irrationalité totale de cette crainte.

⁶ Pirlot G., Cupa D. (2017), p.284 sq.

Il m'avoua que jamais sa femme ne lui fit une remarque sur cet aspect de son anatomie, n'ayant d'ailleurs jamais pratiqué la fellation.

Je ne peux ici retranscrire les liens associatifs qui nous occupèrent pendant un nombre important de séances (six mois) avant qu'il ne puisse réaliser son « décalottage ». De mon côté, derrière les fantasmes sadomasochiques sous jacent à cette inhibition, j'associais au « secret » sur la pratique homosexuelle et de travestie du père et sur certains travaux de Groddeck et G. Roheim concernant la circoncision.

Pour Georg Groddeck la circoncision des juifs accélère le refoulement de la bisexualité, ce qui les distingue des autres êtres humains : « Le prépuce est retranché pour éliminer tout trait féminin de l'insigne de la masculinité ; car le prépuce est féminin, il est le vagin dans lequel est fourré le gland masculin »... Retranchant le prépuce, les juifs « enlèvent au masculin le caractère féminin. Ils renoncent ainsi, en faveur de la divinité bisexuelle, à leur divinité innée. Par la circoncision, le juif devient seulement un homme »⁷.

Quant à Geza Roheim, de son séjour chez certaines ethnies aborigènes d'Australie dans son livre *The Gate of Dream*⁸ [il interprète], « la circoncision comme l'événement central de la plupart des rites d'initiation australiens. Pour lui *le prépuce séparé du pénis est équivalent au fils séparé de sa mère*. (...) Chez les Djauen, d'autre part, c'est la mère qui, en dernière instance, a la garde du prépuce. *J'ai montré qu'il s'agissait là du lien d'unité duelle (mère et enfant) coupé en deux, puis symboliquement rétabli, et aussi que le séparateur était le père* »⁹.

Ainsi, le prépuce se doit d'être détaché du gland (circoncision) ; entourant celui-ci il risque d'être comme une "mère toxique" qui empêchera sa force "virile" de se déployer. Le prépuce est cette "robe maternelle" qu'il convient de séparer, à la puberté du fils afin que celui-ci déploie sa force sexuelle.

Place de l'« inter-maternel » et (de la robe) du père dans le masochisme

Dès le premier mois de la cure, celle-ci fut l'objet d'un nombre impressionnant de retard à ses séances, parfois rationalisés, parfois non ce qui contrastait incroyablement avec la ponctualité qui était la sienne à seize ans (!). Il pouvait se confondre en excuse comme un petit garçon cherchant à se disculper d'une faute qui n'attendait que mon châtiment. Evidemment ceci fut associé et interprété dans un premier temps de ma part en relation avec sa docilité envers son chef de service, ses collègues et sa « maîtresse » (qui ne l'était pas encore).

⁷ Groddeck G., p. 194.

⁸ Roheim G. (1952), 2000.

⁹ Roheim G. (1967), p.126-7.

Nous étions à ce moment là de la cure dans le fantasme « je suis battu par le père » qui s'organise alors comme fantasme masochiste qui condense à la fois le fait d'être un « objet d'intérêt » et donc d'amour pour le père, tout en déniait la proximité érotique que cet intérêt suscite¹⁰. Le fantasme « n'est [donc] plus seulement la punition pour la relation génitale prohibée, mais aussi le substitut régressif de celle-ci, et à cette dernière source il puise l'excitation libidinale qui lui sera inhérente et trouvera la décharge dans des actes onanistes ¹¹ ». Ce fantasme reste inconscient par la suite du refoulement, ajoute Freud mais nous en avons tous les effets chez Martin dans les manifestations de retard.

Cette phase importante, précise Freud, ne correspond à aucune scène réelle vécue. « Elle est une construction de l'analyse, elle n'en est pas moins une nécessité. » Freud évoque alors « le cas d'un homme qui avait clairement gardé en mémoire le fait qu'il avait coutume d'utiliser à des fins onanistes la représentation « être battu par la mère » ; il est vrai qu'il substitua bientôt à sa propre mère la mère de compagnons d'école et d'autres femmes lui ressemblant de quelque manière ¹² ».

Nous avons donc là l'exemple même des déplacements des fixations libidinales sur des imagos différentes précise Freud ce qui rejoint ce qu'il dit de la troisième phase, proche de la première dans laquelle la personne du père est moins déterminée et peut concerner un substitut. Il faut souligner que lors de la transformation du fantasme incestueux du garçon dans le fantasme masochiste correspondant, se produit un renversement de l'activité en passivité provenant d'une régression de la libido, *via* le refoulement, du fait du sentiment inconscient de culpabilité – ce qui fera le lit d'un masochisme ultérieur.

Je ne développerai pas ici la question du masochisme exposé par Th. Reik ou, chez Freud, la complexification en 1924 du problème économique du masochisme.

Je reprendrai par contre les propositions du philosophe G. Deleuze sur Sacher-Masoch qui éclairent autrement le masochisme¹³. Prenant appui sur les différents textes de Sacher-Masoch (*La Vénus à la fourrure, Eau de jouvence, Pêcheuse d'âmes*), G. Deleuze commence d'abord à poser la question de la spécificité qui est celle du masochiste de se faire battre par une femme : « Pourquoi est-ce la mère qui bat, non pas le père ? » – comme, ajouterions-nous, dans le fantasme « Un enfant est battu » décrit par S. Freud.

Bien sur, dans le transfert, Martin cherchait à ce que je réprimande ses retards, bref, que « je le batte » à ma manière... Mais derrière moi à qui s'adresser ce désir, cette angoisse, ce plaisir *secret* ? N'était-ce pas vraisemblablement sa redoutable grand-mère qui avait tant d'autorité sur son fils, le père de Martin ?

¹⁰ Pirlot G., Pédinielli J.-L. (2012), p. 68 sq.

¹¹ Freud S., (1919), 1978, p. 229.

¹² Freud S., *Idem*.

¹³ Pirlot G. (2015), p. 330 sq.

Deleuze cite Th. Reik déclarant dans son ouvrage sur le masochisme : « Chaque fois que nous avons eu la possibilité d'étudier un cas particulier nous avons trouvé le père ou son délégué caché sous l'image de la femme infligent le châtement ¹⁴ ». Évidemment, comme le remarque le philosophe, cette déclaration nécessite que l'on décrive ce que l'on entend par « [être] caché ».

Dans le masochisme, l'imgo paternelle ne serait-elle pas en effet celle qui est *battue* ? Deleuze pose cette question en partant de la théorie freudienne des pulsions partielles rendant possible la coexistence des déterminations dialectiques entre sadisme, sadomasochisme et masochisme. Il rappelle ainsi ce que S. Freud décrit des issues du « déclin du complexe d'Œdipe ¹⁵ » : d'un côté, l'issue active sadique où l'enfant s'identifie au père, de l'autre, l'issue masochiste passive où il prend au contraire la place de la mère et veut être aimé du père (comme dans le fantasme « Un enfant est battu »). Rappelons la phrase de S. Freud tirée de l'analyse de *L'Homme aux loups* : « Dans le sadisme il tenait ferme à sa plus ancienne identification au père ; dans le masochisme il avait élu ce père comme objet sexuel ¹⁶ ».

Toutefois, quand on dit que le vrai personnage qui bat, dans le masochisme, c'est le père, nous devons aussi bien demander: qui d'abord est battu ? Où le père est-il caché ? Ne serait-ce pas d'abord dans le battu ? Le masochiste se sent coupable, se fait battre et expie ; mais de quoi et pourquoi ? N'est-ce pas précisément l'image de père en lui qui se trouve miniaturisée, battue, ridiculisée et humiliée ? Ce qu'il expie, n'est-ce pas sa ressemblance avec le père, la ressemblance au père. La formule du masochisme n'est-elle pas un père humilié ? Si bien que le père serait moins batteur que battu. ¹⁷.

Vu sous cet angle, la problématique de Martin apparaissait plus éclairée. Le père de celui-ci n'avait-il pas été un homme soumis à la loi de sa propre mère – la grand-mère de Martin et celle, sexuelle, de ces amants de passage quand il se travestissait près de la gare ?

J'appris à cette occasion un autre fait : *son père avait été habillé en fille par la grand-mère, jusqu'à l'âge de quatre ans*, âge de rentrée à l'École maternelle (!). Je remarquais également que Martin ne connaissait toujours pas la véritable cause de la mort de son père, à savoir sa pratique de prostitué travesti ce qui, posait un réel problème technique sur lequel ici je ne peux m'étendre.

Le comportement sexuel caché du père avait-il entraîné à ce point chez Martin l'introjection d'une fonction paternelle non-déssexualisée, ayant entraîné un sentiment constant de culpabilité et d'une honte (de lui-même) projetées sur son pénis ?

¹⁴ Reik Th., 1972, p. 27, p. 187-189.

¹⁵ Freud S., (1924), 1992 p. 29-33.

¹⁶ Freud S., 1918.

¹⁷ Deleuze G. (1967), p. 54.

L'origine narcissique de la honte, l'investissement premier de ses sources corporelles, son rôle témoignant d'une perte de la maîtrise, proviennent d'une forclusion du témoin qu'est, pour le lien mère-enfant, le regard du père dont la fonction est dans un investissement narcissique *désésexualisant* ce lien¹⁸. Or, chez Martin, la fonction symbolique du père, diminuée et, dans l'inconscient refoulé, non-désésexualisée pouvait, à sa grande honte, avoir été incarnée, représentée par celle de la grand-mère. « Le masochiste vit l'ordre symbolique comme inter-maternel, et pose les conditions sous lesquelles la mère [ici la grand-mère], dans cet ordre, se confond avec la loi ¹⁹ ». Cet « inter-maternel » dont parle G. Deleuze, celui mit en scène dans les romans de Sacher-Masoch avec ses figures des femmes-mères humiliant le héros, ne se cachait-il pas dans le masochisme dans lequel lui, Martin, s'était laissé « enfermé » entre une (possible) maîtresse qui l'humiliait et sa femme qui dominait toute sa domesticité et qu'il avait peur de « trahir » ?

Le prépuce enrobant le gland de la robe cachée du père...

Le fantasme inconscient apparaissait au fil des séances : celui d'*usurper* la place de cet autre paternel qui aurait dû s'affronter à l'Autre maternel. Dans le contre-transfert, je vivais des moments paradoxaux : envie de m'irriter et, comme un père, de lui rappeler la règle concernant ses retards plus que fréquents, envie de le reconforter comme une mère tant il se sentait abattu et continuellement ostracisé dans son travail et par sa maîtresse, voire sa femme. Faute de loi paternelle efficiente, dominait une sorte de contrat entre la victime (le masochiste) et son bourreau (le/la sadique) qui allait réhabiliter le lien à l'Autre en en dénonçant son absurdité ce que, chez Martin, les *acting out* dans le transfert lui-même reproduisaient à l'envie ! En contrepartie, cette forme de contrat - renforcé par le contrat léonin de la psychanalyse (3 séances par semaine)- permettait au héros masochiste qu'était Martin de se prémunir en fait d'un monde fantasmatique sadique, violent et destructeur dont le « décalottage » de son pénis représentait toute la vivacité. Arriver en retard permettait de manifester son agressivité à mon égard mais ceci en raccourcissant le temps où nous aurions pu parler de celle-ci.

Parler était ici l'équivalent de se « *décalotter* » (et dans « une amphimixie » des érotismes [Ferenczi, 1922] de la régression transférentielle, se [faire] *déculotter* également...). Le fantasme « sadique » de se décalotter, de « forcer » le prépuce à laisser apparaître le gland, représentait dans ce contexte sadique-anal une double

¹⁸ Green A., 2003, p. 1647. « Antisexuelle, mais non anti-pulsionnelle car on ne saurait oublier que la libido narcissique est elle-même pulsionnalitée. » Green A., 2003, p. 1652.

¹⁹ Deleuze G., p. 56.

dénégation. Dénégation de la mère/femme (identifiée à la loi) que le gland ne devait pas « déflorer »/ toucher/blessé : le prépuce se devait, dans le fantasme inconscient, continuer à « revêtir » de sa « robe » -comme celle que portait le père travesti ou quand il était enfant- le gland -se protégeant de tout contact avec l'intérieur sexuel féminin pour se « protéger » toute perte de la mère (qu'il représentait) -angoisse sans doute transmise de manière intergénérationnelle par le père qui, souvenons-nous, avait perdu son propre père à l'âge de 9 ans-.

Dénégation du père en tant qu'homme dont la sexualité ne devait pas amener à la transgression (de la loi) - quelque forme que celle-ci puisse prendre : adultère ou travestissement/prostitution.

Ce furent ces écueils qu'il fallut interpréter dans le « voyage analytique » de Martin qui dura... quelques années, le temps de parfaire une construction subjective masculine afin que certains dangers, comme celui d'assumer son agressivité refoulée dans son obsessionnalité ou celui d'affronter son désir sexuel, puissent être affronté et dépassé (*Aufhebung*) sans que mort s'en suive...

Résumé

Dans ce texte l'auteur relate la prise en charge en deux temps d'un sujet, d'abord quand il était adolescent et perdit brutalement son père puis, treize ans plus tard, lors d'une demande ultérieure de psychanalyse une fois adulte. L'auteur se veut y souligner le difficile chemin d'une masculinité assumée avec ses conflits intérieurs, ses fantômes du passé et ses désirs sexuels confrontant le sujet à la transgression adultère ceci accentuant chez lui un fonctionnement obsessionnel et des attitudes masochistes ainsi qu'un symptôme des plus singuliers concernant la sphère génitale. La transmission intergénérationnelle d'un non-dit familial lors de l'enfance et la symptomatologie névrotique et corporelle du sujet fait revisiter la question du père et de la mère dans la construction du masochisme.

Mots clés

Névrose obsessionnelle, Masochisme, Sexualité, Travestisme, Adolescence, Transmission intergénérationnelle, Non-dit, Secret de famille.

The foreskin of a son who hides the dress of a transvestite father (and fantasized as beaten by the mother)

Summary

In this text, the author describes the two-stage psychoanalytic treatment of a man, first when he was a teenager and suddenly lost his father, then, thirteen years later, during a later request for

psychoanalysis when he was an adult. The author wants to underline the difficult path of an assumed masculinity with his internal conflicts, his ghosts of the past and his sexual desires confronting the subject with adulterous transgression accentuating in him an obsessional functioning and masochistic attitudes as well as a symptom of the most singular concerning the genital sphere. The intergenerational transmission of a family unspoken during childhood and the neurotic and bodily symptomatology of the subject makes us revisit the question of father and mother in the construction of masochism.

Key-words

Obsessional neurosis, Masochism, Sexuality, Transvestism, Adolescence, Intergenerational transmission, Unspoken, Family secret.

El prepucio de un hijo que esconde el vestido de un padre travesti (y fantaseado como golpeado por la madre)

Resumen

En este texto el autor relata el tratamiento en dos tiempos de un sujeto, primero durante su adolescencia perdió brutalmente a su padre, y luego, trece años más tarde, por una demanda de análisis siendo adulto. El autor quiere subrayar el difícil camino de una sexualidad asumida con sus conflictos internos, sus fantasmas del pasado y sus deseos sexuales confrontando al sujeto a la transgresión adúltera, lo que acentuaba en él un funcionamiento obsesivo y actitudes masoquistas como también un síntoma de los más singulares que concierne la esfera genital. La transmisión intergeneracional de un no-dicho durante su infancia y la sintomatología neurótica y física del sujeto, hace visitar la cuestión del padre y de la madre en la construcción del masoquismo.

Palabras clave

Neurosis obsesiva, Masoquismo, Sexualidad, Travestismo, Adolescencia, Transmisión intergeneracional, No-dicho, Secreto familiar.

Bibliographie

- Badinter E. (1992), *XY : De l'identité masculine*, Paris, O. Jacob
- Deleuze G. (1967), « Présentation de Sacher Masoch. Le froid et le cruel », *Présentation de Sacher-Masoch et Venus à la fourrure*, Paris, Payot, p.15-115
- Ferenczi S. (1922), « L'amphimixie des érotismes dans le processus d'éjaculation », *Thalassa, Essai sur la théorie de la génitalité, Œuvres Complètes III (1919-1926)*, Paris, Payot, 1974, p.250-323 (p.254-261)
- Freud S. (1900), *L'interprétation du rêve, Œuvres Complètes de Freud (OCF) 1899-1900 T.IV*, Paris Puf, 2004
- Freud S. (1900), *Die Traumdeutung*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1961
- Freud S. (1919), « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1978, p.219-243

- Freud S. (1918) *L'Homme aux loups : à partir de l'histoire d'une névrose infantile* », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1966, p.325-420 ; *OCF-XIII*, PUF, 1988, p.5-118
- Freud S. (1924), « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1978, pp. 287-297
- Freud S. (1924), « Le déclin du complexe d'Œdipe », *OCF-XVII*, PUF, Paris, 1992, p. 29-33.
- Green A. (2003), « Énigmes de la culpabilité, mystère de la honte », *Revue française de psychanalyse*, 67, 5, p. 1639-1653
- Groddeck G., « Le double sexe de l'être humain », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°7, Printemps, 1973, p. 194
- Pirlot G. (2001), *Souffrances et violences à l'adolescence*, Paris, L'Harmattan
- Pirlot G., Pédinielli J.-L. (2005), *Les perversions sexuelles et narcissiques*, Paris, A. Colin, Coll. 128, rééd. 2009, 2012
- Pirlot G., Cupa D. (2012), *André Green. Les Grands concepts psychanalytiques*, Paris, Presses Universitaires de France
- Pirlot G. (2015) *T.E. Lawrence, le désert, l'avant du désir. Réflexions psychanalytiques sur la vie et l'œuvre de Lawrence d'Arabie*, Toulouse, Presses Universitaires du midi
- Pirlot G., Cupa D. (2017). *Approche psychanalytique des troubles psychiques*, Paris : Dunod
- Reik Th. (1953), *Le masochisme*, Paris, Payot, 1971
- Roheim G. (1952), *Les portes du rêve*, Paris, Payot, 2000.
- Roheim G., « Psychanalyse de la culture australienne », *Psychanalyse & anthropologie*, Paris, Gallimard, 1967, pp.126-7.